

ALAIN DESTEXHE

Le petit livre  
de l'Histoire de  
Bruxelles



**LE PETIT LIVRE DE L'HISTOIRE DE  
BRUXELLES**



**Alain DESTEXHE**

**Le petit livre  
de l'Histoire  
de Bruxelles**



# Préface

Centre de la vie politique de nos régions depuis des siècles, Bruxelles dispose de multiples atouts qui l'ont conduite à devenir ce qu'elle est aujourd'hui : la capitale d'un Etat fédéral et de deux régions, le principal centre décisionnel de l'Union européenne et le siège de nombreuses institutions internationales. *Brussels* a en effet acquis aujourd'hui une renommée internationale comme centre politique mondial : avec 159 ambassades et 2.500 diplomates, c'est le deuxième centre de relations diplomatiques au monde après New York... sans parler des 1.500 organisations internationales et des milliers de journalistes vivant dans notre ville-région. Ces chiffres, un peu disproportionnés par rapport à la taille modeste d'une ville d'un million d'habitants, permettent de comprendre pourquoi la ville est si souvent citée dans la presse mondiale à tel point que le nom même de Bruxelles est devenu synonyme d'« Europe ».

Mais Bruxelles est avant tout une ville européenne classique qui tire ses racines du fond du Moyen Age et qui fut le théâtre d'événements déterminants de l'histoire de nos régions. C'est à Bruxelles, dans l'*Aula Magna* du Palais du Coudenberg, disparu dans les flammes en 1731, que Charles Quint abdiqua. C'est là que battit le centre des Pays-Bas méridionaux jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. C'est là aussi que s'est jouée la Révolution belge de 1830.

Quelques époques en particulier ont, du reste, été particulièrement fastes : les règnes de Philippe le Bon, de Charles Quint et des Archiducs Albert et Isabelle. Avec la Place des Palais, la période autrichienne a également marqué la physionomie de Bruxelles, de même que le règne de Léopold II.

Bruxelles a joué un rôle de « capitale » de facto sous les Bourguignons et Charles Quint. En 1559, Philippe II, son fils, quitte nos régions. Pendant deux siècles, jusqu'à Joseph II – Empereur du Saint-Empire à la tête des domaines des Habsbourg d'Autriche –, en 1781, aucun de nos souverains d'Espagne ou d'Autriche ne se rendra plus à Bruxelles et sur le territoire des Pays-Bas méridionaux ! La ville demeure néanmoins le centre du pouvoir de nos régions pendant tout l'Ancien Régime et son statut est conforté sous Guillaume I<sup>er</sup> d'Orange lorsque Bruxelles devient co-capitale avec La Haye. C'est donc naturellement qu'elle devient la capitale de la Belgique indépendante. Par la suite, Bruxelles devra sa prospérité et sa notoriété à son rôle de double capitale de la Belgique et de l'Europe. Suite au Traité de Rome, le siège de la Commission économique européenne (CEE) s'installe chez nous en 1958. Aucun dirigeant belge de l'époque n'avait imaginé le formidable potentiel de cette institution. Ainsi le gouvernement avait d'abord proposé Liège comme siège de la CECA. Quand au siège de l'OTAN, il a été déplacé de Paris à Bruxelles en 1967 lorsque le général De Gaulle décida de retirer son pays de cette organisation politico-militaire.

La physionomie actuelle de la capitale doit énormément à Léopold II et son côté visionnaire, avec ses larges avenues, ses parcs et ses monuments remarquables (par exemple la Basilique de Koekelberg). Après la Seconde guerre mondiale, la ville a failli être détruite par les promoteurs et le monde politique : c'est le phénomène tristement célèbre de *bruxellisation*.

Ce livre n'a d'autre prétention que de se vouloir une invitation adressée aux Bruxellois en vue de redécouvrir leur histoire. Une place importante est accordée aux édifices représentatifs de la ville qui jalonnent son passé. Nous avons donc couplé une approche chronologique avec, pour chaque chapitre, la présentation de l'un ou l'autre bâtiment symbolique d'une époque, à charge, pour le lecteur, de relier le passé au présent.

Les Bruxellois auront peut-être ainsi un autre regard sur les lieux qu'ils fréquentent.





# 1. Vers l'an 1000

## *L'îlot Saint-Géry*

*Un stunt :*

Quelque chose de bizarre, de curieux (en *Brusseleir*)

Situé au cœur de la ville, le quartier *dit* des Halles Saint-Géry, ainsi nommé en raison du marché couvert qui y fut construit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, connaît depuis quelque temps un véritable regain d'intérêt. Redynamisé notamment par la proximité de la rue Antoine Dansaert et de ses boutiques branchées, ce quartier est devenu en l'espace d'une dizaine d'années l'un des plus courus de la capitale. Bars, restaurants, magasins divers y ouvrent leurs portes et attirent une clientèle colorée et hétéroclite, tant bruxelloise qu'étrangère. Mais ce quartier serait aussi, selon la légende, le berceau de l'histoire de Bruxelles.

C'est en effet sur l'îlot Saint-Géry, formé par plusieurs bras de la Senne qui coulait alors à l'air libre, qu'aurait été bâtie la première église de la ville. Celle-ci aurait été dédiée à saint Géry qui fut, au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'un des évêques de Cambrai. Plusieurs auteurs se basent sur la *Gesta episcoporum Cameracensium*<sup>1</sup> pour affirmer que Bruxelles existait déjà à cette époque. Celle-ci relate en effet, pour l'année 697, le passage de Vinditien, autre évêque de Cambrai, dans un lieu nommé *Brosella* où il serait mort.

---

<sup>1</sup>Récits de la vie des évêques de Cambrai. Du latin *gestum* – geste, les *gesta* (ou chansons de geste) sont un style littéraire médiéval qui faisait le récit d'un événement ou d'une vie.

Une autre théorie, sans doute plus fiable, explique les origines de la ville par la construction d'un *castrum*, c'est-à-dire d' « un camp fortifié » sur trois des îlots de la Senne, dont celui de Saint-Géry. Celui-ci aurait été bâti par Charles, duc de Basse-Lotharingie (on dit aussi parfois Lothier) deux ans après sa nomination à la tête du duché en 977. Si cette hypothèse semble plus probable que la première, on n'a malheureusement pas retrouvé, à ce jour, de trace archéologique permettant de confirmer l'existence de ce *castrum*.

L'étymologie n'apporte guère plus de réponses quant aux origines de la ville. Le nom Bruxelles pourrait venir de *bruocsella*, signifiant littéralement « la maison dans le marais ». Ou encore de *brughsella* ou *brugsel*, en référence au pont qui fut construit sur la Senne au début du XI<sup>e</sup> siècle, afin de faciliter le chargement des embarcations sur la rivière (les premières habitations de la ville s'étaient alors construites à proximité de ce pont). Ce peut aussi être dû aux broussailles ou *brosella* qui couvraient les environs.

Dès le IX<sup>e</sup> siècle, les grands seigneurs de nos contrées acquièrent des privilèges et s'émancipent des pouvoirs royaux issus de la division de l'Empire de Charlemagne en trois parties. L'érosion du pouvoir monarchique se poursuit avec la disparition du duché de Lothier. Le comté de Bruxelles passe alors aux mains de la dynastie des comtes de Louvain.

Il faut attendre le XI<sup>e</sup> siècle pour que se développe réellement la ville et que l'habitat s'implante de manière plus générale et surtout, plus continue. Aux environs de 1020, la création d'un *portus*, ou débarcadère, en bord de Senne permet aux activités marchandes de prendre rapidement de l'ampleur ce qui incite le comte à créer un atelier monétaire.

Au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, le comte Lambert II marque l'histoire de Bruxelles par deux décisions. La première est la construction d'un château sur le Coudenberg, l'actuel quartier du Palais Royal et de la Place Royale. Cette résidence comtale sur les hauteurs de la ville marque les débuts du Coudenberg comme lieu de « pouvoir ». Les ducs de Bourgogne, puis les souverains habsbourgeois y implanteront plus tard leur cour et ce quartier est toujours le siège de nos institutions fédérales.

La seconde décision importante concerne le transfert des reliques de sainte Gudule, patronne de la ville, en l'église Saint-Michel. Selon la légende, Gudule, issue de la haute aristocratie, était particulièrement pieuse. Le démon, mécontent de tant de dévotion, aurait éteint une lanterne dont Gudule se servait pour éclairer le chemin jusqu'à l'oratoire où elle se rendait. Mais celle-ci se serait miraculeusement rallumée à la suite des prières de la sainte. L'emblème de Bruxelles est néanmoins devenu saint Michel probablement parce qu'il s'agissait du saint patron de l'église paroissiale de la ville.

Puissants et de fait émancipés de l'autorité de l'Empire (germanique), les comtes de Louvain élargissent leurs domaines qui s'étendent alors d'Anvers jusqu'à Gembloux. En 1183-1184, le domaine que dirige Henri I<sup>er</sup> est élevé au rang de duché. Les successeurs de ce premier duc de Brabant résident régulièrement à Bruxelles, la préférant à Louvain. Près de deux cents ans plus tard, Jean I<sup>er</sup> étend son duché à l'actuel Brabant septentrional, province des Pays-Bas actuels, et fait du Palais du Coudenberg sa résidence de prédilection.



## 2. Une ville médiévale

*De la Tour Anneessens à la Porte de Hal*

*En stoemelinks :*

En cachette, discrètement. « Il a fait ça *en stoemelinks* ».

De la fin du XII<sup>e</sup> siècle au début du XV<sup>e</sup> siècle, Bruxelles connaît une importante croissance démographique et économique, comme en témoignent ses deux enceintes qui furent érigées successivement.

Aujourd'hui pratiquement disparus de toutes les grandes villes belges, ces murs d'enceinte revêtaient une double importance. Militaire d'abord, statutaire ensuite, puisqu'en délimitant son espace, les murailles accordaient à une cité le statut de « ville fermée », ce qui la distinguait de la campagne.

La première de ces deux fortifications, longue de quatre kilomètres et construite en pierres, était munie d'une quarantaine de tours, dont deux subsistent toujours à l'heure actuelle : la Tour Anneessens, que l'on peut observer depuis le boulevard de l'Empereur en direction de la Place de la Chapelle, et la tour Noire... honteusement encastrée dans le Novotel du centre ville, aujourd'hui situé juste derrière l'église Sainte-Catherine !

Cette première muraille se révéla cependant très vite obsolète. D'une part, la population en augmentation constante commençait à se trouver à l'étroit et, d'autre part, les événements de la Guerre de succession de Brabant avaient démontré l'inefficacité de ces premières défenses urbaines. Les troupes du comte de Flandre,

Louis de Male, n'avaient en effet éprouvé aucune difficulté à se rendre maître de la ville en 1356. C'est lors de ces événements que le Bruxellois Everard 't Serclaes la libère par surprise. Aidé d'une centaine d'hommes et avec l'aide de complices qui se trouvaient à l'intérieur des murs, il franchit l'enceinte de nuit. Rejoint par les bourgeois de la ville, il en chasse la garde flamande. Un monument en son honneur a été inauguré au début du XX<sup>e</sup> siècle à l'entrée de la Grand-Place sur la rue Charles Buls.

En 1357, le Magistrat de la Ville, c'est-à-dire l'organe judiciaire et administratif de Bruxelles, décide d'améliorer les défenses en construisant une nouvelle enceinte. Cette fois, la surface englobée par les nouveaux murs couvre quatre cent cinquante hectares. La porte de Hal, dernier vestige de cette seconde enceinte qui servit également de prison au XVIII<sup>e</sup> siècle ne permet plus, dans son aspect actuel, de se représenter le paysage bruxellois de l'époque. Surélevée d'un étage par l'architecte Beyaert et rénovée dans un style néo-gothique au XIX<sup>e</sup> siècle, elle se retrouve dénaturée, privée des murs qui la ceignaient. La garde de chaque porte était assurée par l'une des sept grandes familles patriciennes de la ville, appelées *lignages* et qui en gardait la clé.

Les chartes qui accordent libertés et droits à la ville et à ses habitants vont jalonner l'histoire de Bruxelles tandis que les pouvoirs ducaux sont progressivement limités : citons la Charte de Kortenberg (1312) et une sorte de « constitution » de trente-quatre articles signée (pour le premier exemplaire) le 13 janvier 1356 par la duchesse Jeanne et par son jeune époux, Wenceslas de Luxembourg, lors de leur *Joyeuse Entrée* à Louvain. Par la suite et pendant des siècles, chaque duc de Brabant octroiera de nouveaux privilèges à son avènement. Ceux-ci porteront également le nom de Joyeuse Entrée.

La magistrature urbaine est encore essentiellement composée des membres des familles patriciennes mais l'on constate qu'un processus de relative ouverture se met lentement en place. Petit à petit, les « gens de métiers » accèdent au pouvoir urbain. Par « métiers » on entendait toutes les professions (soit près d'une soixantaine pour la seule ville de Bruxelles) régies par des règles corporatives, telles que bouchers, barbiers, peintres, orfèvres, tanneurs, meuniers... La Place du Petit Sablon est toujours ornée de statues représentant une grande partie de ces métiers.

Les ducs de Brabant sont à l'origine de l'essor de Bruxelles en tant que capitale de duché. Une cour se forme petit à petit autour du « souverain » tandis que nobles et patriciens s'établissent à proximité de l'ancien château qui se transforme en palais. C'est au début du XIV<sup>e</sup> siècle qu'aurait été accordé aux membres de la Société Royale des Compagnons de Saint-Laurent le privilège de planter le Meiboom, « l'arbre de mai », car ils auraient défendu des bourgeois de la ville attaqués par des Louvanistes.

Les marchés se multiplient. On transforme la future cathédrale Saint-Michel pour lui donner l'allure gothique qu'on lui connaît encore aujourd'hui. Les travaux commencent vers l'an 1200 et s'achèvent 275 ans plus tard. L'extension de sa juridiction sur des territoires extérieurs (Schaerbeek, Saint-Josse-ten-Noode, Saint-Gilles et Molenbeek-Saint-Jean entre autres...) témoigne enfin, s'il en était encore besoin, de l'importance prise par la ville en moins de deux siècles.





### 3. La résidence de la cour de Bourgogne

*Saints Michel et Gudule*

*Labbekak :*

Mou, peu entreprenant.

Aménagée dans les années 1880 sur décision de Charles Buls, alors bourgmestre de la ville, la Place du Petit Sablon est l'un des squares les plus agréables de la ville et une leçon d'histoire à elle seule. On y retrouve en effet plusieurs statues représentant des personnalités scientifiques ou politiques marquantes de l'histoire de nos provinces. Mais ce sont surtout les statues ornant les pilastres séparant les grilles de cette place, et représentant chacun des « métiers » de la ville, qui sont remarquables.

Ces métiers ont imprégné l'histoire de Bruxelles. Leurs luttes pour accéder au pouvoir urbain jalonnent véritablement les annales de la ville. La succession contestée de Jeanne de Brabant en 1406, ainsi que les luttes fratricides entre deux des grandes familles patriennes mèneront à une guerre civile dont les corporations sortiront gagnantes. Une dizaine d'années plus tard, désormais répartis au sein de neuf Nations, les métiers accèdent au pouvoir urbain.

Cette petite révolution politique a lieu à l'aube de la première véritable unification territoriale et institutionnelle des territoires qui formeront un jour la Belgique – à l'exception de la Principauté de Liège, administrée en toute autonomie par les Princes Evêques jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Au cœur du XV<sup>e</sup> siècle, Philippe le Bon, comte de Flandre et duc de Bourgogne, accroît le territoire de sa Maison. Par les hasards de l'héritage, par la conquête militaire et la puissance financière, le « Grand Duc d'Occident » se rend maître du Brabant, du Hainaut, de Tournai, du Comté de Namur, du Luxembourg, de la Hollande et de la Zélande. Bruxelles devient le lieu de résidence de sa Cour et la capitale de ce que l'on appelle à l'époque les pays de « par deçà » ou « Bourgogne ». Dans cet ensemble d'entités fédérées, Bruxelles bénéficie d'une position géographique stratégique et devient de fait la capitale des Pays-Bas bourguignons.

Nobles et hauts fonctionnaires s'y installent en nombre et en 1435, corollaire de l'essor que connaît alors Bruxelles, les recensements comptabilisent une augmentation de près de mille feux (la population d'une ville était, à l'époque, recensée en fonction du nombre de « foyers »). C'est également de cette époque que datent les travaux de parachèvement de l'Hôtel de Ville ; la seconde aile et la majestueuse tour sont construites. De même, les travaux de Saints Michel et Gudule, qui devaient doter cette église de la façade de style gothique qu'on lui connaît encore aujourd'hui, prennent fin. L'édifice connaîtra encore des apports ultérieurs comme ses escaliers qui datent du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La mort de Charles le Téméraire, successeur de Philippe le Bon, lors du siège de Nancy (1477), bouleverse l'avenir de nos régions. Sa fille et unique héritière, Marie de Bourgogne, avait épousé l'archiduc Maximilien d'Autriche. De leur union naîtront six enfants dont l'aîné, Philippe *dit* le Beau, épousera Jeanne, fille des « rois catholiques » Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon. Les décès prématurés de Philippe le Beau, Isabelle et Ferdinand, ainsi que l'instabilité mentale de Jeanne (dite

« la Folle ») mène à la constitution d'un héritage territorial sans précédent qui réunira les possessions bourguignonnes, espagnoles et autrichiennes en la personne de Charles Quint, futur maître d'un empire « sur lequel le soleil ne se couche jamais ».



## 4. Charles Quint et les turbulences du règne de Philippe II

*Le Palais du Coudenberg*

*Blouch :*

Creux provoqué par un choc violent.

De l'abdication de Charles Quint en la Grande Salle du palais ducal au bombardement de la Grand-Place par le Maréchal de Villeroy sous Louis XIV, Bruxelles passe, en l'espace de deux siècles, de la gloire au désespoir.

L'*Aula Magna* (grande salle) du Palais du Coudenberg fut choisie par Charles Quint en raison de la beauté du lieu. Embelli et agrandi par ses occupants successifs, le palais est en effet devenu une véritable résidence royale. Il était situé sur l'actuel emplacement de la Place des Palais et de la Place Royale. Attenant à sa chapelle s'ouvrait une salle, l'*Aula Magna*, qui fut construite au XV<sup>e</sup> siècle. Longue de 47 mètres sur 10 environ, elle était éclairée par de hautes fenêtres à ogives et décorée de splendides tapisseries et de riches tissus.

Le parc du Palais, ou *Warande* – ainsi appelé en raison du gibier que l'on y trouvait en nombre –, constituait également l'un des attraits de Bruxelles. Lors de l'installation des premiers ducs de Brabant, il ne s'agissait en effet guère plus que d'une simple réserve de gibier (*warande* signifiant garenne en néerlandais). Des aménagements successifs et plusieurs agrandissements rendus possibles grâce à des expropriations le transforment en véritable jardin d'agrément. Fontaines et statues ornaient cet espace vert découpé tantôt en labyrinthes, tantôt en jardins à thèmes ou en vergers.

La création d'une ménagerie pour amuser les enfants ducaux permit à des biches, des lièvres, des sangliers et même, parfois des ours, une girafe, un lion et même une autruche, de s'ébattre dans un espace qui s'étendait alors jusqu'à la forêt de Soignes !

Le 28 janvier 1515, Charles fait son entrée à Bruxelles. S'ouvre alors un règne de 40 ans qui marque une période faste pour Bruxelles. Ses déplacements fréquents à travers ses domaines l'invite à laisser à sa tante ses fonctions de gouvernante des Pays-Bas d'autant plus qu'il devient, le 28 juin 1519, empereur du Saint-Empire (germanique) en tant que cinquième du nom, il devient Charles V ou... Charles Quint en ancien français.

La période est importante d'un point de vue institutionnel et administratif. En 1531, Charles Quint établit des institutions compétentes pour l'ensemble des XVII provinces (territoire correspondant grosso modo au Benelux et à une partie du nord de la France actuels). Il joue aussi un rôle déterminant dans l'unification et la centralisation de ses Etats en promulguant, en 1549, la Pragmatique sanction qui unifie les règles successorales pour l'ensemble des principautés bourguignonnes évitant ainsi leur morcellement.

Cette période est marquée par un effort de centralisation qui atteindra son apogée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous Joseph II. Régnant désormais sur d'autres territoires que nos régions, nos souverains nomment des gouverneurs généraux qui régiront nos provinces jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Les pouvoirs locaux perdent donc progressivement leurs droits et privilèges au profit des institutions centrales.

Période faste pour les arts et les sciences, nouvelle ère administrative, ces événements pourraient faire oublier que c'est sous ce même Charles Quint que se met en place la répression du

protestantisme. Dès le début des années 1520, les doctrines de Luther s'étaient propagées dans les Pays-Bas et, après celle d'Anvers, la population de Bruxelles s'était elle aussi montrée perméable aux changements proposés par la religion dite réformée. En 1523, Charles Quint fait exécuter deux moines augustins accusés d'avoir encouragé la propagation des idées calvinistes.

Philippe II, qui prête serment en 1555 après l'abdication de Charles Quint, mène une politique bien moins tolérante. Faisant appliquer de manière stricte les ordonnances de son père, il provoque l'indignation d'une population déjà hostile à sa personne. En 1549, lors de son séjour dans les Pays-Bas pour y être présenté à la population, il avait en effet laissé une bien mauvaise impression. C'est à l'occasion de sa venue qu'un *Ommegang*, c'est-à-dire, dans le cas présent, une procession en l'honneur de Notre-Dame du Sablon, fût donnée. Notons d'ailleurs que cet évènement à propos duquel nous sommes bien documentés est à la base de l'actuelle tradition de l'*Ommegang*.

La nouvelle gouvernante Marguerite de Parme doit faire face à des tensions à la fois politiques et religieuses. Depuis quelque temps, le calvinisme était parvenu à s'implanter dans la capitale et un mouvement d'opposition réunit une partie de la noblesse du duché de Brabant mais également d'autres provinces.

Pour imposer définitivement sa loi et ramener l'ordre dans les Pays-Bas, Philippe II y envoie le duc d'Albe en 1567, secondé par des forces armées impressionnantes. En l'espace de deux ans, il fait condamner plus d'une centaine de Bruxellois à la peine capitale. La répression de ce nouveau gouverneur entraîne huit mille condamnations à mort en trois ans et la décapitation en place publique, à Bruxelles, de deux grands seigneurs, les comtes d'Egmont et de Hornes. Ces deux héros de la lutte contre l'opresseur espagnol



seront mis en valeur par Voltaire puis par Schiller et Goethe, Beethoven faisant quant à lui d'Égmont le titre de l'une des œuvres majeures de son répertoire.

Cette politique ne s'avérant pas aussi efficace que prévu, le duc d'Albe est rappelé par Philippe II. Une dizaine d'années plus tard, le parti calviniste prend de plus en plus de pouvoir et d'ampleur dans la ville. Bruxelles devient alors le centre d'un conflit généralisé. Le 6 janvier 1579, des représentants de plusieurs provinces signent, à Arras, un accord prévoyant le rétablissement des privilèges et libertés provinciales en échange du maintien de la religion catholique. Les calvinistes répliquent par l'Union d'Utrecht. La rupture est désormais consommée et la ville est déchirée entre partisans de la religion réformée, alors au pouvoir, et mécontents catholiques.

La guerre est déclarée entre les provinces ayant rallié l'Union d'Utrecht et l'Espagne. Les troupes espagnoles reconquièrent progressivement les Pays-Bas mais Bruxelles reste aux mains des calvinistes qui multiplient les exactions jusqu'à l'hiver 1584-1585. Encerclée par cette armée dirigée par Alexandre Farnèse, la ville entame des négociations qui se soldent par une amnistie générale. Ainsi s'achève l'une des périodes les plus sombres de l'histoire de nos provinces.

Ces temps troublés ne doivent pourtant pas nous faire perdre de vue la renommée qu'avait acquise Bruxelles sous Charles Quint. La présence d'une cour brillante et de la noblesse qu'elle attirait favorise le développement artistique. C'est sous le règne de Charles Quint que furent également entamés les travaux de construction du canal de Willebroeck tandis que la famille de La Tour et Tassis organise des relais postaux au départ de Bruxelles vers la plupart des grandes villes européennes.

Le siècle de Charles Quint voit également l'établissement temporaire d'Erasme à Bruxelles. Très lié au chanoine de Saint-Pierre d'Anderlecht, il s'y installe quelques mois. Bruxelles, c'est aussi la ville d'André Vésale. Fils de pharmacien, on raconte qu'il fit ses premières armes sur les squelettes qu'il trouvait dans le terrain vague situé derrière la maison familiale. Vésale sera nommé médecin particulier de Charles Quint en 1544 et ses travaux de dissection sont restés célèbres. Enfin, la ville devient au XVI<sup>e</sup> siècle le premier centre européen de la tapisserie. Citons les « Actes des Apôtres » tissés pour le pape ainsi que les « Chasses de Maximilien », conservées au Louvre et présentant des vues très détaillées de Bruxelles et de ses alentours comme le Rouge-Cloître.

Si le latin reste la langue des érudits, on utilise l'espagnol et le français, qui sont les langues de l'administration et du commerce. Trois écoles enseignent le français mais la majorité de la population parle flamand. C'est en effet la langue de l'administration urbaine, celle dans laquelle sont publiés les *placcaeten* ou règlements urbains, les pamphlets, libelles et chansons. Le flamand trouve son « meilleur emploi » dans les chambres de rhétorique que comptent toutes les grandes villes.



## 5. Le règne des Habsbourg d'Espagne

*La Grand-Place*

*Boentje :*

Béguin. « Avoir un *boentje* pour quelqu'un ».

Philippe II meurt en 1598. Il lègue les Pays-Bas, ou ce qu'il en reste, et donc Bruxelles, à sa fille Isabelle et à son gendre l'Archiduc Albert, avec pour mission de maintenir la religion catholique. Nos régions jouissent alors d'une certaine paix et d'une indépendance limitée par de nombreuses clauses.

Contrairement à Marguerite d'Autriche ou à Philippe II, l'infante sut s'attirer la sympathie des Bruxellois en participant aux différentes fêtes de la ville. La Joyeuse Entrée et l'installation des nouveaux souverains à Bruxelles furent d'ailleurs célébrées avec faste. Pour les accueillir dignement, on avait entièrement réaménagé le palais et son jardin. On planta de nouvelles essences : rosiers rouges et blancs, pommiers, ceps, abricotiers, cerisiers, endives, asperges et fraises, lys, narcisses, jasmin, camomille, romarin, marjolaine, orangers. Le faste de la cour était tel qu'il fut même prévu d'animer des figures de bois grâce à un système de conduites d'eau. Le tout en musique, grâce à l'orgue livré en 1605 ! De nombreuses fontaines agrémentaient déjà le parc et même certains quartiers de la ville. Elles étaient alimentées par une machine hydraulique installée à Saint-Josse-ten-Noode, Cette machine fournira également quelques habitations privées contre rémunération.

La paix est signée par les Archiducs contre l'avis de l'Espagne. Des ambassadeurs sont à nouveau envoyés par les cours étrangères et les grandes familles retrouvent leur place dans les différents conseils. Ce prestigieux entourage participe à la relance économique de la ville. Soucieux que tout un chacun ait la possibilité de contracter un crédit, les archiducs créent, en 1617, le premier Mont-de-Piété de la ville. L'Anversois Wencelsas Corbergher sera chargé de le mettre sur pied. Cette institution prêtait à un taux « acceptable », variant entre 10 et 12 %.

En 1621, l'archiduc Albert décède. Le couple n'ayant pas d'enfant, les Pays-Bas reviennent pleinement sous l'autorité du roi d'Espagne. L'Infante Isabelle n'est alors plus souveraine mais « simple » gouvernante générale. A cette époque, Jérôme Duquesnoy, artiste bruxellois, sculpte le *Manneken-Pis*. Deux légendes s'affrontent à ce propos. La première raconte qu'un jeune garçon aurait éteint, « à sa manière », la mèche d'une bombe avec laquelle les ennemis voulaient mettre le feu à la cité. Selon la seconde, il s'agirait du cadeau d'un riche bourgeois dont l'enfant perdu aurait été retrouvé après plusieurs jours dans la position que l'on imagine.

Pierre-Paul Rubens peint les portraits des archiducs lors de ses fréquents séjours à Bruxelles. L'école de peinture baroque bruxelloise se démarque par la représentation de paysages avec notamment les vues de la forêt de Soignes de Jacques d'Artois et les représentations des processions de Denis Van Alsloot. La tapisserie se distingue également, aidée par les peintres qui fournissent de splendides modèles, et continuent de rivaliser avec les autres manufactures européennes, dont celle des Gobelins de Paris. C'est de cette époque que datent des lieux de culte comme Saint-Jean-Baptiste au Béguinage ou la petite église des Brigittines dont les styles baroques devaient séduire les croyants et les ramener vers le catholicisme.

Le théâtre est en plein essor. Plusieurs salles de spectacle sont aménagées de manière permanente, au Palais du Coudenberg, mais également au Jeu de paume, rue Fossé-aux-Loups. L'opéra connaît, de la même manière, un réel engouement. Cet engouement donne naissance, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, à la construction du Théâtre de la Monnaie par l'Italien Jean Bombarda. Les autorités de la ville contribuent par ailleurs au développement de la pharmacopée en faisant publier par quatre médecins, la *Pharmacopoeia bruxellensis*, en 1641, qui reprend la composition des médicaments délivrés dans les pharmacies bruxelloises.

La fin du XVII<sup>e</sup> siècle s'annonce plus sombre pour la ville. Les guerres de Louis XIV rendent en effet nécessaire la modernisation des fortifications. En 1695, lors de la guerre de la Ligue d'Augsbourg qui oppose la France, le Danemark et l'Empire Ottoman à plusieurs Etats dont l'Angleterre, les Provinces-Unies et l'Espagne, Bruxelles, qui jusque là avait été épargnée, est victime d'un bombardement qui restera dans les annales. En août, le maréchal de Villeroy, commandant des troupes françaises, parvient à placer 18 pièces de grosse artillerie entre les portes d'Anderlecht et de Flandre... Ignorant superbement les délégations qui étaient venues demander une négociation, il fait bombarder la ville : 3.000 bombes et 1.200 boulets tombent sans discontinuer, incendiant près de 4.000 maisons et endommageant de nombreux autres bâtiments.

L'accalmie que connaît Bruxelles au petit matin est de courte durée : juste le temps pour les artificiers et artilleurs de recharger et, à peine deux heures plus tard, les tirs reprennent. Si la tour de l'Hôtel de Ville a tenu bon, le corps du bâtiment est, quant à lui, totalement détruit. Tableaux, tapisseries, archives, tout est perdu. Les édifices qui entouraient la Grand-Place sont réduits à l'état de ruine, de même que plusieurs hôtels de la noblesse ; l'église Notre-Dame de la Chapelle et celle de Saint-Nicolas, également.

Les couvents des Grands Carmes et des Brigittines sont, eux aussi, victimes du bombardement. Une fois leur œuvre de destruction accomplie, ils se retirent en toute hâte et sont battus près de Namur.

Les Bruxellois reconstruisent courageusement leur ville. C'est aux autorités locales et aux corporations que l'on doit la reconstruction de la Grand-Place : elles en financent les travaux et y bâtissent « leur » maison : celle des boulangers, celle des brasseurs... Il y eut aussi la construction du *Cygne*, de la *Louve*, du *Sac*, de la *Brouette*...

En 1700, l'Espagne est en pleine crise. Sa lignée habsbourgeoise s'éteint. Charles II décède sans descendance après avoir choisi le petit-fils de Louis XIV, Philippe d'Anjou, comme successeur. Aussitôt, les Habsbourg d'Autriche s'opposent à cet héritier et réclament le trône en tant que successeurs légitimes. Bientôt, les Anglais et les Hollandais inquiets du pouvoir croissant de Louis XIV qui contrôle le royaume par l'entremise de son petit-fils, entrent en guerre contre la France : c'est la guerre de Succession d'Espagne. Le traité d'Utrecht de 1713 met fin au conflit et fait passer nos régions, « seul, indivisible et inaliénable domaine » à Charles VI, de la Maison des Habsbourg d'Autriche.

## 6. Le règne des Habsbourg d'Autriche

### *La Place Royale*

*Douf* :

Se dit quand il fait chaud et humide. « Il fait *douf* ».

En 1731, l'ancien Palais du Coudenberg est l'objet d'un grand incendie. Selon la légende, c'est une casserole de confiture en préparation qui est à l'origine du sinistre. Sur l'ensemble du bâtiment, seule la maçonnerie de la Chapelle Royale subsista ; une quantité considérable d'archives fut réduite en cendres ; des tableaux, des bijoux, des pierres et étoffes précieuses furent consumées. Aujourd'hui, on peut seulement visiter les fondations du Palais.

C'est sur son site qui couvrait notamment l'actuelle Place des Palais que la Place Royale commence à être aménagée au milieu des années 1770 soit quelques années seulement après que les décombres du Palais ne soient déblayés ! Au centre de la Place Royale actuelle dotée d'arcades figurait la statue de Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas autrichiens (1741-1780). Le projet de réaménagement qui fut longtemps repoussé voit aussi l'érection de l'église Saint-Jacques-sur-Coudenberg (achevée en 1785) qui ressemble davantage à un temple gréco-romain.

En l'espace d'une quinzaine d'années, c'est tout un quartier qui est repensé (depuis la Place des Bailles – actuelle Place Royale – jusqu'à la rue de Brabant – actuelle rue de la Loi) et rénové dans le style néo-classique français qui prédominait alors en Europe. Le parc est conçu à l'emplacement de l'ancienne *Warande*. Conçu à l'origine pour abriter le Conseil souverain de Brabant, le Palais de



la Nation (le siège du parlement fédéral) fut quant à lui construit en 1783. Ce bâtiment fait partie d'un ensemble que l'on peut considérer comme l'un des premiers exemples d'aménagement urbain à Bruxelles.

Enfin, les rénovations que Charles de Lorraine initie au Palais d'Orange-Nassau, où la cour s'était installée après le désastreux incendie de 1731, sont les premières d'une série de travaux qui modifient profondément le paysage bruxellois. La Place des Martyrs (ancienne Place Saint-Michel) offre à la ville sa première place publique au sens contemporain du terme, soit une esplanade non dévolue à une activité maraîchère.

Malgré ces grands changements, il faut toutefois constater que les débuts du XVIII<sup>e</sup> siècle se sont inscrits dans une certaine continuité. Nos provinces restent certes une possession des Habsbourg mais de la branche autrichienne de ceux-ci. S'ouvre alors une période de paix inhabituelle. Hormis l'occupation française de 1746-1748, elles ne connaîtront plus d'assauts étrangers avant 1792. Mais cette accalmie ne signifie pas pour autant que Bruxelles n'a pas connu d'événements marquants au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Et pour cause ! Le « siècle autrichien » débute en effet par un événement sanglant : la condamnation et l'exécution de François Anneessens, doyen de la corporation des *Quatre Couronnés* qui réunissait les sculpteurs, les tailleurs de pierres, les maçons et les ardoisiers. Son supplice, qui eut lieu sur la Grand-Place nouvellement reconstruite, mit fin à plusieurs mois de troubles et d'émeutes au sein de la population de Bruxelles. Cet épisode au grand retentissement illustre parfaitement les tensions qui opposent autorités de la ville et gouvernement central tout au long du siècle. Fortement attachée à ses traditions et à ses particularismes locaux, la population brabançonne et plus particulièrement bruxelloise se heurte continuellement aux désirs de réformes administratives de Vienne.

Depuis la fin du règne des Habsbourg d'Espagne, le français pouvait être considéré comme la langue principale : les textes administratifs étaient rédigés en français, les spectacles se donnaient en français et l'aristocratie parlait cette langue. Cependant, le flamand n'en était pas moins connu et parlé par l'ensemble de la population, qu'il s'agisse de la petite bourgeoisie, du monde ouvrier ou des autorités locales. Le bilinguisme était alors tout à fait naturel et ignorer le flamand pouvait porter préjudice. Le cas d'un dénommé Stassart illustre bien la situation : pressenti pour intégrer le Conseil des Finances, il sera finalement écarté car « l'inconvénient d'ignorer la langue flamande est [...] très grand dans un corps où il se présente tous les jours des affaires très importantes et en grande quantité dont les écrits sont en cette langue »<sup>2</sup>.

Avec l'arrivée de Marie-Elisabeth, c'est une véritable vie de Cour qui se rétablit à Bruxelles. Sœur de l'empereur, archiduchesse d'Autriche, Marie-Elisabeth permet à la capitale des Pays-Bas autrichiens de retrouver faste et grandeur. Son rang dans la noblesse du sang attire à Bruxelles la fine fleur de l'aristocratie européenne. C'est aussi la naissance du *tourisme* au sens contemporain du terme ; les voyages ne sont plus exclusivement professionnels. Bruxelles attire les visiteurs pour son patrimoine.

---

<sup>2</sup> Bruxelles, Archives Générales du Royaume, Chancellerie autrichienne des Pays-Bas, n°563, Dossier H172, consulte du président du Conseil des Pays-Bas à Vienne, Sylva-Tarouca, à propos du nouveau conseiller à Placer aux Finances, à la suite du départ du conseiller de Cordeys, 1er septembre 1752.

La célébration du Saint-Sacrement de Miracle qui se tenait chaque année au mois de juillet faisait le charme de Bruxelles. Lors des années de Jubilé, des centaines de personnes venues de l'étranger se pressaient aux portes de la ville pour assister à la procession et admirer les décorations dont la ville s'était parée. L'ensemble de la population participait aux préparatifs et tous étaient normalement tenus de décorer leurs maisons, même les ambassadeurs et ministres étrangers. Et tous le faisaient sauf en général les représentants des Provinces-Unies (Les Pays-Bas actuels) qui, chaque année, provoquaient un incident diplomatique en refusant d'accrocher des tapisseries ou tout autre décoration devant leur délégation. Processions, kermesses, les occasions de faire la fête étaient nombreuses.

A la fin du régime autrichien, la majorité des rues de Bruxelles était éclairée par un dispositif de lanternes. De nouvelles rues ont été entretemps construites. On numérote les maisons, la vente de boissons alcoolisées est réglementée et limitée à certaines heures. On réglemente également l'accès au parc, on se préoccupe d'hygiène et de salubrité, on construit de nouvelles fontaines, on prend des mesures contre les nombreux mendiants et prostituées qui hantent les rues de la ville, on affecte un bâtiment aux soins des personnes simples d'esprit et on construit des hôpitaux.

Bruxelles devient plus « policée ». Les Pays-Bas autrichiens connaissent une période de prospérité économique sans précédent. Le commerce de transit se développe. La ville accueille une manufacture de porcelaine, de vers à soie, de vitriol, d'eau forte, de cartes à jouer... Le gouverneur Charles de Lorraine concourt fortement à cette prospérité et à la renommée que la ville acquiert au XVIII<sup>e</sup> siècle. Plusieurs lieux de spectacle s'ouvrent après la construction du théâtre de la Monnaie. La carrosserie Simons fournit les cours et la noblesse européennes et ce jusqu'en Russie ! La dentelle bruxelloise, bien que concurrencée par d'autres étrangères, conserve son prestige.

Comme de nos jours, Bruxelles au XVIII<sup>e</sup> siècle a la réputation d'être une ville agréable. Selon certains de ses visiteurs, elle a les avantages d'une grande cité sans ses désagréments. La facilité d'y trouver de l'eau grâce à de nombreuses pompes publiques est également saluée. C'est une ville plutôt sûre, comparativement à d'autres en Europe et l'éclairage des rues en est probablement l'une des raisons. En 1777, plus de la moitié de la ville est en effet éclairée.



## 7. La révolution brabançonne et la période française

*Le Château de Laeken*

*Staaif :*

Coincé, raide en parlant de quelqu'un.

Appréciant la campagne, les gouverneurs Marie-Christine et Albert de Saxe-Teschen décident de construire un nouveau château à Laeken. La première pierre fut posée en 1782 et il fut complètement aménagé dès 1784. Une orangerie, des serres, une tour chinoise et même un parc zoologique et une cascade artificielle furent construits. Le château est ensuite ruiné par les invasions françaises et l'on pense même le démolir. Napoléon le sauve et l'offre à son épouse Joséphine, puis Marie-Louise. Il est ensuite offert à Guillaume I<sup>er</sup> des Pays-Bas avant de devenir la résidence des rois des Belges.

L'histoire troublée de cet édifice est à l'image de l'époque. L'état de calme relatif que connaît Bruxelles sous Marie-Thérèse cède en effet la place aux turbulences du règne de Joseph II. En 1781, le nouvel Empereur est le premier de nos souverains à visiter Bruxelles depuis le départ de Philippe II en 1559. Les Bruxellois ne tarderont pas à le détester pour ses réformes sans doute par trop volontaristes et son despotisme, fut-il « éclairé ». Marie-Christine désapprouve également les visées de son frère. Empreint en effet des idées des Lumières au même titre que Frédéric II de Prusse, Joseph II désire introduire de façon autoritaire une série de réformes : il laïcise l'état civil, supprime les ordres contemplatifs et octroie la liberté de culte aux protestants. Il autorise aussi le divorce, abolit la torture et réforme la justice. Il est favorable au libre échange

qui heurte les intérêts des métiers et s'en prend à l'autonomie locale acquise depuis des siècles. Il s'attaque aux kermesses, autorise la franc-maçonnerie et interdit à quiconque l'inhumation dans les églises. Des cimetières en dehors de Bruxelles apparaissent dans la périphérie proche : à Saint-Josse-ten-Noode, Saint-Gilles et Molenbeek-Saint-Jean. Enfin, Joseph II instaure en 1787 des organismes visant à davantage centraliser l'administration : le Conseil général du gouvernement ainsi que des intendants, ancêtres des préfets de Napoléon I<sup>er</sup>. C'est en quelque sorte la goutte d'eau qui fait déborder le vase !

L'opposition s'organise autour de deux personnalités : le Bruxellois Henri Van der Noot, représentant de la tendance conservatrice, autour de laquelle la majorité se réunit, et Jean-François Vonck opposé au despotisme de Joseph II mais favorable à ses idées nouvelles. En octobre 1789, la révolution commence, l'empereur est déchu de ses titres et les Autrichiens sont chassés du territoire. Van der Noot est acclamé à Bruxelles. Il est accueilli par le clergé à la collégiale des Saints Michel et Gudule et assiste à une représentation au théâtre de la Monnaie en soirée où on le ceint d'une couronne de lauriers. Les Etats-Généraux proclament les Etats-Belgiques-Unis, mais des dissensions internes rendent aisé le retour des Habsbourg dès décembre 1790. Le nouvel empereur Léopold II se garde néanmoins de rétablir les réformes de Joseph II.

En 1792, les armées révolutionnaires françaises du général Dumouriez envahissent les Pays-Bas autrichiens et battent les troupes de l'Empereur. Celles-ci sont de retour l'année suivante. Pour mieux asseoir son pouvoir et éviter de nouveaux troubles, le 25 avril 1794, l'empereur François II est inauguré duc de Brabant devant l'église Saint-Jacques-sur-Coudenberg.

C'est la victoire française de Fleurus (1794) qui met définitivement fin à la domination autrichienne sur les Pays-Bas méridionaux. Bruxelles connaît alors une période bien sombre. A l'époque de Dumouriez déjà, les troupes se comportaient en pays conquis et des habitants avaient été dépouillés de leurs biens par les soldats qu'ils logeaient. Des vandales avaient dévasté le Parc, le couvent des Grands Carmes et l'église Notre-Dame de Bon-Secours, la Grand-Place avait été mise à sac et des statues brisées. Ceux qui avaient pris part à la consultation de février 1793 qui avait eu lieu en la collégiale des Saints-Michel et Gudule pour décider de la forme de gouvernement de la Belgique, se prononcèrent « le canon sur la tempe ».

A leur retour en 1794, les Français ne prennent même plus la peine de cacher leurs intentions. Selon les instructions de Paris, il fallait « dépouiller la Belgique de subsistance, de chevaux, de cuirs, de draps, de tout ce qui peut être utile à notre consommation<sup>3</sup> ». Sans parler des œuvres d'arts... La population bruxelloise fut en conséquence saignée à blanc et sombra dans la misère. Toutes les couches de la population furent touchées et des membres de la noblesse et du clergé furent guillotins. Ce régime de terreur imposa au clergé et à la noblesse de la ville et de ses environs une contribution de guerre de cinq millions de francs. La somme n'ayant pu être rassemblée en vingt-quatre heures, les Français prirent des otages qu'ils déportèrent en France. L'église Saint-Jacques-sur-Coudenberg fut transformée en temple de la Raison que les Bruxellois évitèrent de fréquenter. L'usage officiel de la langue populaire fut interdit. Les églises furent fermées ou sécularisées et la ville chuta de 74.000 habitants à 66.000<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> DUMONT, Georges-Henri, *Histoire de Bruxelles, Biographie d'une capitale*, Bruxelles, 1999, p. 255.

<sup>4</sup> Idem, pp. 256-259.



Dans le même temps, Bruxelles perd son statut de capitale et les anciennes principautés, telles que le duché de Brabant, sont supprimées. En conséquence, la ville devient simplement chef-lieu du département de la Dyle, qui correspond à l'ancienne province de Brabant. Bruxelles forme alors un canton tandis que les villages avoisinants – Saint-Josse-ten-Noode, Laeken, Ixelles, Saint-Gilles... – sont rattachés à d'autres cantons. Les Français parviennent par ailleurs à imposer la plupart des réformes « modernes » de Joseph II.

En 1798, des réfractaires à la conscription fuient dans la Forêt de Soignes et rejoignent des bandes armées. Ravitaillés par des paysans et soutenus par les ecclésiastiques, ils entretiennent une véritable guérilla n'hésitant pas à s'attaquer aux forces de l'ordre. Rouppe, Commissaire central du département de la Dyle, réclame la tête de leur chef, un certain Charles de Loupoigne. Traqué, celui-ci est tué au combat en juillet de l'année suivante et sa tête est attachée à un poteau.

Napoléon I<sup>er</sup>, couronné Empereur le 2 décembre 1804, n'est pas populaire pour autant. Le blocus de l'Angleterre va à l'encontre des intérêts commerciaux bruxellois et, dès 1806, la conscription devient plus pressante, générant de nouveaux réfractaires durement poursuivis. Bruxelles accorde un accueil des plus tièdes à l'Empereur en 1810 et, après la désastreuse campagne de Russie, les tracts dénonçant le « tyran » se multiplient.

Le 1<sup>er</sup> février 1814, les troupes françaises quittent la ville. Les premiers uhlans prussiens entrent par la porte de Louvain et sont acclamés par des Bruxellois en liesse. Distilleries et brasseries tournèrent à plein et l'on distribua du tabac à volonté. Bruxelles vit défiler des troupes variées de Prussiens, de Saxons, de Suédois... Quelques jours plus tard, le prince d'Orange fit son entrée triomphale. Seule ombre au tableau : la déception des autorités et des métiers de la ville face au refus des alliés de rétablir les anciennes institutions.

## 8. Le Royaume des Pays-Bas

*La Monnaie*

*Zivereir :*

Qui radote, qui raconte des sottises.

Plus qu'un simple opéra, la Monnaie a joué un rôle politique de premier plan dans la révolution de 1830. C'est sur sa scène – ironie du sort, elle était subsidiée par Guillaume I<sup>er</sup> – que « La Muette de Portici » a déclenché la révolution belge. Le premier bâtiment existait jusqu'en 1810 époque où une nouvelle salle est bâtie puis inaugurée neuf ans plus tard. Le bas-relief du fronton est effectué par un sculpteur que les usagers du métro bruxellois connaissent bien, Louis-Eugène Simonis, mais l'année suivante un incendie ravage l'édifice : seule cette œuvre du sculpteur et les colonnades sont épargnées. Le nouveau bâtiment est alors reconstruit par Joseph Poelaert et achevé quinze mois après l'incendie.

Dès l'été 1814, des troupes britanniques avaient remplacé les Prussiens à Bruxelles ce qui provoqua également l'arrivée de la haute société anglaise. Le duc de Wellington connaissait et aimait la ville. Il y avait séjourné en 1787 et il y revint en 1814. C'est au cours d'une soirée dans un hôtel privé de l'actuelle rue du Marais qu'il apprit que Napoléon avait lancé une offensive qui aboutira à la célébrissime bataille de Waterloo (18 juin 1815). Les hôpitaux de la ville durent faire face à 20.000 blessés souvent conduits par les Bruxellois eux-mêmes exhortés par les autorités de la ville à leur venir en aide. Wellington lui-même fut surpris par tant de générosité et le fit savoir dans une lettre au bourgmestre.

A cette époque, Guillaume d'Orange venait de prendre le titre de roi des Pays-Bas. Il fut inauguré en la salle gothique de l'Hôtel de Ville le 21 septembre 1814 et prononça un discours uniquement écrit en néerlandais. Bruxelles devint capitale du royaume au même titre que La Haye.

L'activité économique se développe à cette époque. Le canal de Charleroi est créé et la ville dispose de la première usine à gaz du continent. Des Bruxellois obtiennent des brevets pour des systèmes de pompe à incendie et de pont tournant. La Société Générale, réalisation économique majeure du règne de Guillaume Ier prit son siège à la Montagne du Parc. Les Bruxellois amateurs de tir à l'arc se rendaient au Chien vert ou se distrayaient au bord du canal de Willebroeck où des gens de toutes conditions sociales se côtoyaient.

En 1825, le Botanique est construit. Il accueille sa première exposition de fleurs en 1829. Un siècle plus tard, la jonction Nord-Midi qui coupe le jardin en deux aura raison de ses activités florales. La rue Royale est prolongée jusqu'à la porte de Schaerbeek tandis que la rue de la Régence est percée. De nouvelles voies sont inaugurées comme la rue du Nord, la rue des Dominicains et la rue de la Pompe. Le quartier du béguinage est réaménagé.

D'un point de vue architectural, on retient le Palais des Académies de la rue ducale, achevé en 1829. La construction d'un palais royal fut également décidée puisque Bruxelles était co-capitale des Pays-Bas avec La Haye. Ayant horreur du faste, le roi décida de réunir des bâtiments préexistants pour en faire le bâtiment principal de l'actuelle Place des Palais.

## 9. La capitale de la Belgique indépendante

*Les Galeries Saint-Hubert*

*Mokske* (ou *Moke*) :  
Jeune et jolie fille, petite amie. « Une *toffe moke* ».

A la suite de « *La Muette de Portici* » jouée le 25 août 1830 à la Monnaie, la salle s'émeut et s'agite. Des hommes sortent dans les rues et l'insurrection commence. Des maisons de dignitaires du régime sont saccagées et incendiées. Des usines sont attaquées à Forest, Anderlecht et Cureghem mais les troubles populaires sont rapidement contrôlés par la garde bourgeoise qui réclame une séparation administrative pure et simple entre la Belgique et la Hollande tout en souhaitant conserver la monarchie.

Le mouvement insurrectionnel prend alors de l'ampleur et se développe à travers tout le pays. Des volontaires arrivent à Bruxelles pour soutenir la garde bourgeoise. Arrivées le 23 septembre, les troupes hollandaises tentent de s'emparer de la capitale. Les Belges résistent. Des barricades sont dressées. Une partie des troupes qui parvient à pénétrer dans la ville et à atteindre le parc de Bruxelles est attaquée par les insurgés qui prennent progressivement l'avantage, malgré quelques centaines de morts dans leurs rangs. Le 27 septembre, à l'aube, les troupes hollandaises sont contraintes de se retirer.

Bruxelles, alors bourgade de 100.000 habitants seulement, devient la capitale de la Belgique. Le 21 juillet 1831, Léopold Ier entre dans la ville par la porte d'Anvers. Il est accueilli dans une cité décorée de pétales de fleurs et de branches de sapin avant d'être « inauguré »,

comme on disait à l'époque, sur une estrade aménagée à l'entrée de l'église Saint-Jacques-sur-Coudenberg. Le premier bourgmestre de Bruxelles de la Belgique indépendante n'est autre que Nicolas Rouppe, celui même qui avait voulu la mort de Charles de Loupoigne !

La fondation de l'Université Libre de Bruxelles en 1834 s'inscrit en réaction à la fondation de l'Université de Louvain, la même année et est l'un des signes révélateurs de la fin de l'unionisme, cette entente de circonstance entre catholiques et libéraux pour lutter contre Guillaume I<sup>er</sup>. L'Université, portée par Théodore Verhaegen, ne compte durant sa première année académique que nonante étudiants. L'érection de l'Observatoire Royal où travaillait le célèbre statisticien Adolphe Quételet, est achevée la même année sur les hauteurs de la porte de Schaerbeek.

Bruxelles devient un bastion du libéralisme et ses bourgmestres successifs (Van Volxem, de Brouckère, Anspach...) ne dérogent pas à la règle. Cela ne signifie néanmoins pas que leurs administrés se détournent de la religion. La plupart demeurent des catholiques pratiquants et la construction des églises Sainte-Marie, qui domine la rue Royale, et Saint-Boniface d'Ixelles sont les témoins concrets de cette piété.

Bruxelles demeure aussi le lieu d'exil de nombreuses personnalités célèbres de l'époque comme Karl Marx. Expulsé de France pour avoir osé critiquer le roi de Prusse, il fonde la Fédération belge de la Ligue des Communistes et rédige le *Manifeste communiste* au *Cygne* sur la Grand-Place – où sera aussi fondé le Parti ouvrier belge – avant d'être expulsé en 1848. Victor Hugo s'installera également dans le centre ville avec sa maîtresse, Alexandre Dumas père préférant quant à lui le boulevard de Waterloo. C'est également à cette époque qu'Antoine Genty dit « Toone I<sup>er</sup> » commence à se faire connaître en tant que marionnettiste. Son « règne » durera quarante-cinq ans.

La ville de Bruxelles s'étend progressivement, donnant naissance au quartier Léopold en 1852 et l'on revoit bientôt en sa faveur les limites des communes avoisinantes que Bruxelles manque de justesse d'annexer, la Chambre s'opposant *in fine* à une extension trop démesurée de la capitale. L'avenue Louise qui est construite avec le soutien du Prince héritier, le futur Léopold II, est néanmoins cédée à la ville de Bruxelles en 1864. Depuis lors et jusqu'à nos jours, la commune d'Ixelles est coupée en deux par cette artère de premier plan.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les premiers transports en commun sont inaugurés et l'eau courante est distribuée à domicile. La ville est partiellement éclairée au gaz. C'est de l'Allée verte – désaffectée en 1954 et démolie quatre ans plus tard – que démarre le premier train du continent en 1835. A l'époque, cette gare se réduit à la plus simple expression : un drapeau belge. Six ans plus tard, on construit la superbe Gare du Nord près de la Place Rogier, qui sera malheureusement détruite en 1952. La Gare du Luxembourg suit en 1855.

Le règne de Léopold Ier voit également l'émergence de plusieurs monuments d'importance nationale : la colonne du Congrès commence à être construite en 1850. Elle est l'œuvre de l'architecte Joseph Poelaert et de trois sculpteurs de renom : Joseph Geefs, Eugène Simonis et Charles Fraikin. Le premier réalise aussi le monument aux martyrs de la Place du même nom et le second le fameux Godefroid de Bouillon de la Place Royale. Quant à Fraikin, il est l'auteur de la statue des comtes d'Egmont et de Hornes du Sablon.

D'un point de vue architectural, on remarque les Galeries Saint-Hubert qui constituent d'ailleurs les plus vieilles galeries commerçantes d'Europe. Il s'agit de la première véritable saignée dans le tissu urbain médiéval. Longues de plus de deux cents mètres,

elles représentent le premier exemple d'architecture bruxelloise alliant verre et métal et ont servi de modèle pour la galerie Victor-Emmanuel de Milan. Elles connurent un grand succès dès leur inauguration par Léopold I<sup>er</sup> en 1847. La modernisation de la ville qui ne s'effectuera réellement que sous Léopold II est désormais lancée.

## 10. Les chantiers de Léopold II

### *Les Arcades du Cinquantenaire*

*Stoeffler :*

Prétentieux, snob.

Symbole de l'indépendance de la Belgique, les Arcades du Cinquantenaire sont également l'une des plus belles réalisations du roi Léopold II. Elles ne furent toutefois inaugurées qu'à l'occasion du... 75<sup>e</sup> anniversaire de la Belgique ! Les « généreux donateurs » supposés avoir payé sa construction n'étaient que des hommes de paille, afin de ne pas effrayer les ministres qui s'opposaient à une intervention royale.

Le quartier du Cinquantenaire en tant que tel avait déjà été dessiné au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle sur les lieux d'une plaine de manœuvre servant à la garde civile. Les squares Marie-Louise, Margueritte et Ambiorix devinrent progressivement des lieux privilégiés de la bourgeoisie mais c'est de l'Exposition nationale de 1880 que le quartier tire son nom de Cinquantenaire. A cette époque, le parc est en effet créé mais seules les deux ailes latérales sont achevées. La colonnade est construite huit ans plus tard et la grande halle Sud qui abrite aujourd'hui *Autoworld* est terminée pour l'Exposition universelle de 1897.

A partir du dernier quart du siècle, la ville est le théâtre de mouvements populaires relatifs notamment à la question scolaire, le conflit entre catholiques et libéraux en la matière atteignant son paroxysme entre 1878 et 1884. Le 8 novembre 1890, ce sont des grévistes réclamant le suffrage universel qui distribuent bruyamment



des tracts. *Au moment où Léopold II, à cheval, arriva devant le palais de la Nation, il reçut en plein visage un paquet de ces papiers. Il ne broncha pas mais son cheval, effrayé, se cabra. Il s'en est fallu de peu pour que le souverain ne fût désarçonné*<sup>5</sup>. En 1893, dans le contexte de la lutte pour le droit de vote, le bourgmestre Charles Buls, dont la statue orne aujourd'hui la Place Agora, fut carrément agressé. Des manifestations parfois violentes et réprimées durement par la police continuèrent. En 1902, un attentat à la dynamite eut même lieu à la Banque nationale<sup>6</sup>.

Le règne de Léopold II est toutefois une période faste pour Bruxelles. Le roi contribue par ses rêves de grandeur à donner à la ville des allures de capitale. Pourtant, ses projets nombreux et grandioses ne plaisent pas toujours à ses contemporains et ce pour des raisons diverses : financières ou de conservation du patrimoine par exemple. Ainsi le bourgmestre de Bruxelles, Charles Buls, s'insurge contre la construction d'un nouveau complexe de bâtiments au lieu baptisé par Léopold II « Mont des Arts ». Il s'opposait en effet à la démolition hâtive de vieux quartiers de Bruxelles. Percevant l'échec de son mouvement d'opposition, Buls démissionne. L'inauguration de la zone, qui connaîtra encore des transformations ultérieures, aura finalement lieu en 1910.

Au début de son règne, Léopold II décide de moderniser et d'agrandir le Palais de Bruxelles. Il recourt au service de l'architecte Balat et décide d'étoffer le centre et l'aile gauche en ajoutant des appartements et des salles d'apparat. Les travaux furent extrêmement longs ne s'achevant véritablement que dans les années 1950. L'avenue de Tervueren qui constitue avec l'avenue Louise un axe majeur est un exemple frappant des ambitions du souverain.

---

<sup>5</sup> DUMONT, Georges-Henri, op. cit., pp. 327-329.

<sup>6</sup> Ibid., pp. 327-329.

Celui-ci la voulait de 125 mètres de large. Finalement seule sa dernière portion près du Château de Tervueren sera de la taille qu'il désirait, le reste de l'avenue n'étant que de 75 mètres.

L'œuvre du roi bâtisseur fut également considérable à Laeken. Il demande à Balat et à son confrère Maquet de réaliser des serres uniques au monde. L'ensemble fut construit en vingt-cinq ans et finalement achevé en 1906.

Outre les collections de plantes d'ici et d'ailleurs, l'ensemble architectural qui allie fer et acier est une grande réussite. Léopold II étend considérablement le domaine qui entoure le Château. Il agrandit également celui-ci suite à un incendie. Toujours à Laeken, il décide de construire une sorte de musée en plein air et d'y planter une tour japonaise. Elle fut copiée sur le modèle de celle de l'Exposition universelle de Paris de 1900, que le roi avait visitée. Certains éléments proviennent d'ailleurs de la tour originale, mais des commandes furent effectuées à Yokohama. Ceci dit, l'édifice est davantage le témoin de la vision du Japon répandue en Occident à la Belle Epoque que de la réalité. Le pavillon chinois fait partie du même ensemble et est situé en face de la tour japonaise.

Dans le reste de la ville, Léopold II joue un rôle fondamental dans la promotion d'espaces verts. Outre le jardin du roi et l'arboretum de Tervueren, il faut citer les parcs de Forest et Duden, ouvertement destinés à la classe ouvrière, le parc de Laeken autour du Château Royal, le parc Elisabeth autour de la basilique de Koekelberg, le parc Josaphat, le parc du Cinquantenaire, le parc de Woluwe, le square du Jagersveld et l'étang de Boitsfort.

L'un de ses plus grands projets qui lui fut inspiré par le Sacré-Cœur de Montmartre est la réalisation d'une basilique à Koekelberg. Il ne la verra jamais achevée. L'axe Winston Churchill – Général Jacques – Reyers – Lambermont sera par contre terminé sous son règne

ainsi que le boulevard du Souverain tracé pour permettre aux habitants des communes de Watermael-Boitsfort et Auderghem d'être reliés à l'avenue de Tervueren.

Si la figure de Léopold II fut des plus marquantes pour Bruxelles dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la ville connut également d'autres projets de grande ampleur : parmi ceux-ci, le voûtement de la Senne. La rivière de Bruxelles était polluée par les activités industrielles et par les rejets domestiques des habitations la bordant dont les fondations plongeaient dans une eau glauque et pratiquement stagnante. Le cours d'eau était vecteur de maladies comme en témoigne l'épidémie de choléra de 1866 qui fit près de 3.500 victimes.

A la fin des années 1830, une commission s'était déjà penchée sur la manière de régler le problème. Mais ce n'est qu'à la suite de l'épidémie que le bourgmestre de Bruxelles, Jules Anspach, décide de faire voûter le cours d'eau. Les travaux sont attribués à une entreprise britannique... sans adjudication publique. S'en suit un procès retentissant lorsque l'on apprend que le projet a fait l'objet de pots-de-vin ! Le voûtement est achevé en 1871. Il a provoqué de multiples expropriations et une transformation radicale de cette partie de la ville, la bourgeoisie prenant place dans ces quartiers autrefois populaires. Sur le voûtement de la Senne apparaissent les boulevards Anspach, Lemonnier, Emile Jacqmain et Adolphe Max ainsi que la Place de Brouckère – qui porte le nom d'un bourgmestre de Bruxelles (1848-1860), plusieurs fois ministre qui fut une grande figure politique des premières années de la Belgique indépendante. On construit aussi la bourse dans les années 1870 et l'hôtel Métropole.

Un autre projet aura raison d'une partie du quartier populaire des Marolles. Il s'agit du Palais de Justice. Ce bâtiment, qui a germé de l'esprit de Joseph Poelaert et qui fut notamment admiré par Sigmund Freud, n'a jamais enthousiasmé les Bruxellois. L'œuvre est pourtant monumentale. Ce serait le plus Grand Palais de Justice du monde : la Salle des Pas Perdus est haute de 80 mètres et l'édifice compte plusieurs kilomètres de couloirs.

Sous la houlette de Charles Buls, des travaux de restauration ont lieu Grand-Place. L'escalier aux lions de l'Hôtel de Ville et la façade de la Maison du Roi sont toutefois des réalisations de l'époque. Buls est aussi à la base de l'aménagement du Petit Sablon.

En 1900, les terrains qu'utilisaient jadis la famille Tour et Tassis pour y faire pâturer ses chevaux sont bâtis. Le site est choisi pour y implanter des installations ferroviaires et maritimes et un immense complexe de dédouanement. Le chantier est inauguré par Léopold II en 1900. Ayant perdu sa raison d'être, il a été transformé récemment en centre de foires et salons et est mieux connu sous le nom de Tours et Taxis. Y subsistent encore les gigantesques hangars (17.000 m<sup>2</sup> !) de la gare ferroviaire, peu connus des Bruxellois.

Plus intimistes sont les résidences d'Art nouveau réalisées d'abord par des bâtisseurs comme Paul Hankar et Henry Van de Velde qui sont à l'origine de plusieurs centaines de maisons faisant de Bruxelles un haut lieu de cette nouvelle forme d'art. Victor Horta construit l'Hôtel Tassel de la rue Paul-Emile Janson dont la cage d'escalier constitue un véritable chef d'œuvre de raffinement. Il conçoit aussi la Maison du peuple pour le compte d'Emile Vandervelde, figure de proue du Parti ouvrier belge, puis de nombreux autres édifices bruxellois comme l'Hôtel Solvay de l'avenue Louise. Le magasin *Old England* qui abrite aujourd'hui le Musée des Instruments de Musique date aussi de cette époque. N'oublions pas le Palais Stoclet de l'avenue de Tervueren à Woluwe-Saint-Pierre contenant une frise de Gustav Klimt dans la salle-à-manger.

Parallèlement aux transformations et innovations architecturales, l'agglomération s'agrandit. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Bruxelles compte 600.000 habitants. Ses communes avoisinantes s'urbanisent et leur caractère champêtre disparaît. A Saint-Josse-ten-Noode, le petit ruisseau est canalisé et transformé en égout et les moulins sont détruits. Molenbeek-Saint-Jean devient une zone industrielle dynamique et Woluwe-Saint-Pierre est profondément transformé par les effets du tracé de l'avenue de Tervueren.

Le règne de Léopold II est également le témoin des progrès du français sur le néerlandais. Dominé jusqu'alors en nombre de locuteurs, en 1880, le français devient autant pratiqué que le flamand. A Bruxelles, en 1914, l'enseignement primaire communal ne comptait plus que 6 classes flamandes contre 405 classes francophones.

La capitale est une ville administrative, mais conserve de fortes activités industrielles : le textile surtout, mais aussi la construction de machines à vapeur et de matériel ferroviaire, des raffineries de sucre... Bruxelles s'électrifie et les transports se développent avec la construction de la Gare du Midi en 1869, de la Gare de l'Ouest mais aussi notamment l'apparition de la Compagnie des Omnibus bruxellois, qui dessert toute la ville depuis la Grand-Place. Le commerce évolue : le Bon Marché de la rue Neuve ouvre ses portes, puis les magasins Delhaize, l'Innovation, le Grand Bazar... La praline est inventée en 1912.

Du point de vue artistique, Bruxelles offre une large gamme de spectacles : la Monnaie bat son plein, des opéras bouffes sont donnés dans les Galeries Saint-Hubert et les fanfares étaient très présentes aux cérémonies religieuses, jubilés, expositions et autres fêtes. La bourgeoisie fréquente l'hippodrome de Boitsfort et les courts de tennis tandis que les sociétés de jeux de balles remportent beaucoup de succès. Une seconde exposition universelle est inaugurée au Solbosch en 1910 à l'époque du début des travaux de la jonction Nord-Midi.

# 11. Une ville percée et occupée

## *La jonction Nord-Midi*

*Boerentram :*

Ce disait des trams vicinaux, de la campagne.

La première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, marquée par les deux conflits mondiaux est moins riche en initiatives architecturales que la précédente. Cette époque est toutefois le témoin d'un chantier particulièrement important pour la capitale, celui de la jonction Nord-Midi qui s'étalera sur plus de quarante ans et bouleversera la morphologie du centre ville.

L'idée avait déjà germé au siècle précédent, mais les autres travaux que connut la ville ne permettaient pas d'ouvrir un nouveau chantier. Ce projet semblait pourtant fondamental à l'époque pour contribuer à donner à Bruxelles les moyens de ses ambitions. Le quartier de la Putterie, à proximité de la Gare centrale, est détruit en 1910 et l'on décide de confier à Victor Horta la construction de ladite gare. Mais les travaux reçoivent un coup d'arrêt avec l'invasion allemande de 1914. Ils furent par la suite paralysés par des élus provinciaux qui les trouvaient coûteux et uniquement intéressants pour les citadins. Le chantier connut de longues périodes d'arrêt et Horta ne vit en définitive pas la fin de la construction de la Gare centrale qui fut achevée en 1952 en même temps que la jonction Nord-Midi. Une nouvelle Gare du Midi fut construite trois ans plus tôt.

D'un point de vue politique, l'histoire de la ville est assez tourmentée. Cinq cent mille allemands envahissent la Belgique à partir du 20 août 1914. Ils investissent tout ce que Bruxelles compte de lieux

stratégiques et utiles aux troupes et réquisitionnent les biens de consommation. Les Allemands ne prétendent traiter avec aucun autre bourgmestre de l'agglomération que celui de Bruxelles, Adolphe Max. Refusant de courber l'échine, celui-ci tient tête à l'occupant : il sera déporté en Allemagne. Deux échevins de la ville, Emile Jacqmain et Maurice Lemonnier, subiront le même sort en 1917. Et quand l'autorité occupante oblige Louis Steens, bourgmestre faisant fonction en 1918, à fournir des hampes destinées à arborer les couleurs impériales sur la Grand-Place, il les fournit... sciées en pièces.

La ville - comme le reste du pays - se trouve au bord de la famine. Des hommes influents comme Ernest Solvay et Emile Francqui l'ont compris dès 1914 et constituent le Comité national de secours et d'alimentation, bientôt secondé par la *Commission for Relief in Belgium* (CRB) dirigée par Herbert Hoover, futur président des Etats-Unis. A la fin de la guerre, les fonds restant de la CRB seront notamment utilisés dans la construction des bâtiments du Solbosch de l'Université Libre de Bruxelles.

La résistance s'organise. *La Libre Belgique*, journal clandestin, participe à cette lutte tandis que l'ULB ferme ses portes. Des résistantes comme Gabrielle Petit et Edith Cavell, deux infirmières (l'une belge, l'autre anglaise qui donne son nom à la clinique d'Uccle) travaillant à Bruxelles sont fusillées. Un conseil des Flandres est créé en 1917 et la séparation administrative est décrétée. Bruxelles devient brièvement la capitale de la Flandre et... Namur celle de la Wallonie. Le 11 novembre 1918, les Allemands quittent la ville, on entend des coups de feu, on croit un instant à l'anarchie, à la révolution, mais le calme revient. Le 22 novembre, cinq jours après qu'Adolphe Max ait retrouvé ses fonctions, le roi Albert fait sa rentrée triomphale dans la capitale.

Si les constructions du règne de Léopold II furent, comme on l'a vu, des plus spectaculaires, celles de l'entre-deux-guerres ne sont pas négligeables pour autant. Bruxelles contenait des quartiers populaires constitués d'impasses et de rues étroites engendrant promiscuité et inconfort. Le gouvernement lança alors une politique de construction de logements à prix réduits : c'est ainsi qu'apparaissent les Foyers laekenois et bruxellois. Les cités-jardins, dont les quartiers « Le Logis » et « Floréal » de Watermael-Boitsfort sont les meilleurs témoins, sont construites dès le début des années 1920. Parallèlement, le centre-ville devient plus commerçant et les communes périphériques de Bruxelles-Ville se peuplent : Uccle, Woluwé, Forest, Jette... et la commune de Bruxelles est élargie. Quand se pose en effet la question de la modernisation du canal de Willebroeck, la ville refuse de participer à ces travaux en dehors de ses limites. En 1921, Laeken, Haren, Neder-over-Hembeek et des parties de Schaerbeek et de Molenbeek sont cédées à Bruxelles-Ville.

L'entre-deux-guerres, c'est aussi l'époque de la construction d'édifices publics et d'hôpitaux (Brugmann, Saint-Pierre...). Le Palais des Beaux-Arts, construit par Victor Horta, est réalisé en 1928 dans une période de déclin pour la Monnaie. Il accueillera le prestigieux concours Eugène Ysaÿe, actuellement concours Reine Elisabeth, dont le premier lauréat n'est autre que le célèbre violoniste David Oïstrakh. Comme partout dans le monde occidental, le jazz connaît un franc succès : des dancings apparaissent et des étudiants de l'ULB créent des groupes de musique comme les *Waikiki's* et les *Doctors Mysterious Six* ; ne sommes-nous pas en pleines « années folles » ? Un premier journal parlé est diffusé en 1926 depuis un studio de la rue de Stassart. L'INR s'installe ensuite à la Place Flagey dans un bâtiment moderne dont le studio 4 reste une référence acoustique. Il faut d'ailleurs noter que ce n'est qu'en 1980 que la RTBF achèvera son déménagement au boulevard Reyers.



Si les années 1930 comptent encore des événements heureux comme l'Exposition universelle de 1935, les Bruxellois doivent faire face à la crise économique et à son cortège de maux, en particulier la déflation et le chômage de masse. En 1936, le parti d'extrême-droite Rex de Léon Degrelle remporte un important succès électoral. L'année suivante pourtant, sur ordre de ce dernier, un député rexiste bruxellois démissionne ainsi que tous ses suppléants ce qui entraîne des élections partielles, phénomène très rare en Belgique. Deux candidats sont alors en lisse pour le remplacer : Léon Degrelle, d'un côté, également soutenu par le VNV, formation d'extrême-droite flamingante, et de l'autre Paul Van Zeeland, le Premier ministre catholique derrière qui se rassemblent les trois partis traditionnels. Degrelle est largement battu et n'obtient même pas un cinquième des suffrages exprimés.

Le 18 mai 1940, les troupes allemandes entrent à Bruxelles pour la seconde fois. Léopold III, prisonnier au Château de Laeken, décide de partager le sort de son peuple tandis que le bourgmestre Joseph Van de Meulebroeck tâche de subvenir le mieux possible au ravitaillement de la ville qui a été largement désertée par ses habitants pendant l'offensive. Contrairement à ce qui se passe à Anvers où la police mène des rafles dont l'une aura lieu de façon tout à fait autonome, le bourgmestre de Bruxelles refuse de distribuer aux juifs les étoiles jaunes et de prêter le concours de la police aux rafles préalables à leur déportation.

Mais, en 1942, le secrétaire général du ministre de l'Intérieur, le VNV Gérard Romsée décide de nommer des échevins rexistes à Bruxelles-Ville. Le bourgmestre refuse et est démis de ses fonctions. Romsée décide également de créer un « *Groß Brüssel* » en rassemblant les 19 communes de l'agglomération sous l'autorité d'un même bourgmestre.

Bruxelles est soumise à la faim, aux rafles, aux assassinats de résistants et aux réquisitions. Ses habitants souffrent du froid de l'hiver à cause des restrictions en matière de chauffage et n'hésitent pas à fréquenter les bistrotts pour se réchauffer. En 1942, le travail obligatoire en Allemagne est instauré : 190.000 Belges sont engagés de force. A partir de 1943, tous les jeunes gens nés en 1920 et 1921 sont contraints de travailler en Allemagne. Les réfractaires rejoignent souvent les réseaux de résistance : citons l'Armée secrète, le Mouvement national belge et le Front de l'Indépendance qui aurait compté plus de mille membres à Schaerbeek.

Les troupes du maréchal Montgomery libèrent Bruxelles le 3 septembre 1944, alors que le Palais de Justice, qui avait été incendié par les Allemands, fume encore malgré l'aide des passants qui faisaient la chaîne pour l'éteindre. Une foule énorme s'est rassemblée dans le centre ville pour acclamer les libérateurs tandis que les maisons des collaborateurs étaient mises à sac et que les femmes qui avaient fréquenté des Allemands étaient rasées (un peu plus d'un demi-pour cent des Bruxellois seront condamnés pour collaboration). Une parodie du cortège-funèbre d'Adolf Hitler fut même organisée tandis que Van de Meulebroeck reprenait ses fonctions.



## 12. De la Belgique à l'Europe

*L'Atomium*

*Saluut en de kost en de wind vanachter :  
au revoir*

Le phénomène d'urbanisation anarchique, particulièrement fort dans les années 1960 et 1970, que connaît Bruxelles après la guerre a donné naissance au triste nom de « bruxellisation ». Cette seconde grande période de construction... et de démolition débute avec le projet d'Exposition universelle de 1958.

Le monument qui symbolise le mieux l'évènement est sans nul doute l'Atomium. Cette représentation d'un atome de fer agrandi cent-cinq milliards de fois, symbolisant les neuf provinces, fut réalisée par André et Jean Polak en collaboration avec l'ingénieur André Waterkeyn. Haute de 102 mètres, elle n'était pas faite pour durer et devait être démolie après l'exposition. Mais personne n'en prit l'initiative tant sa renommée était devenue importante. Aujourd'hui, l'Atomium symbolise Bruxelles au même titre que le Manneken-Pis ou les Arcades du Cinquantenaire.

Après la guerre, la capitale est au cœur de la question royale. Quand en juin 1950, le roi y revient, la ville est en ébullition, ses habitants s'étant prononcés à une faible majorité (52%) contre le retour du roi. Mais le calme revient dès l'annonce de la cession du trône à son fils Baudouin, celui-ci débutant effectivement son règne en 1951. Entre 1954 et 1958, c'est la question scolaire qui divise à nouveau profondément le pays. Les catholiques – pour la première fois dans l'opposition pour une législature entière depuis 1884 –

s'estiment en effet lésés par les mesures du gouvernement libéral-socialiste et organisent en conséquence une manifestation de masse, 100.000 participants étant dénombrés. Le pacte scolaire de 1958, signé entre les trois partis traditionnels mettra finalement entre parenthèses le conflit séculaire entre catholiques d'une part et libre penseurs d'autre part.

La même année, l'Exposition universelle du plateau du Heysel attire plus de quarante millions de visiteurs. Elle symbolise aux yeux de tous les Belges la fin d'une période axée sur la reconstruction du pays et la croyance en l'avenir et au progrès. Elle demeure un évènement-clé de l'histoire du pays. Le Congo y avait une large place mais aussi de nombreuses nations. Le pavillon de l'URSS qui exposait un Spoutnik était particulièrement réussi.

1958 semble le moment charnière de l'internationalisation de Bruxelles. Cette année-là, le siège de la Communauté économique européenne s'installe dans la capitale. Bruxelles s'impose depuis lors *de facto* comme la capitale de l'Europe qui accueillera les principales institutions de l'Union européenne. Les symboles les plus marquants de sa présence sont le Berlaymont, le siège de la Commission européenne, le « Juste Lipse » qui abrite le Conseil de l'Union européenne et le Parlement européen baptisé « Caprice des Dieux » par les Bruxellois. La capitale accueillera également l'OTAN à Evere, à partir de 1967, après la décision du général de Gaulle de retirer la France de cette organisation.

L'économie belge se développe considérablement dans les années 1960 et la contribution étrangère, américaine essentiellement, s'avère considérable : elle représente près de la moitié des investissements dans l'industrie manufacturière belge de 1960 à 1972. Cette croissance économique entraîne également de nouveaux besoins en main-d'œuvre ce qui débouche sur l'accord belgo-marocain

de recrutement de 1964. Les nouveaux arrivants s'installent essentiellement dans l'axe Bruxelles-Anvers. Un accord similaire est passé la même année avec la Turquie dont les ressortissants s'installent notamment à Bruxelles. Les étrangers ne représentaient encore que 7% de la population bruxelloise en 1960. Aujourd'hui, 46% des Bruxellois sont d'origine étrangère.

Cette immigration entraîne un nouvel apport socioculturel. Avec des fonds saoudiens, le Centre islamique et culturel construit dès 1968 la « Grande Mosquée » dans le Parc du Cinquantenaire de Bruxelles<sup>7</sup>. Outre des Marocains et des Turcs, la Belgique attire des immigrants d'autres pays méditerranéens comme des Espagnols et des Grecs et devient progressivement une terre multiculturelle et cosmopolite. Des Congolais se sont installés près de la porte de Namur dans le quartier désormais connu sous le nom de Matonge tandis que la présence de l'Union européenne attire de nombreux européens, surtout dans le sud et l'est de Bruxelles.

Si ce mouvement d'internationalisation donne une envergure inespérée à la ville moyenne qu'était la capitale jusqu'alors, celle-ci est également soumise à un vent d'anarchie urbanistique qui déforme sa physionomie. Bon nombre de bâtiments sont construits sans réflexion urbanistique globale. Le manque de clairvoyance du monde politique ainsi que des projets architecturaux parfois valables mais qui s'insèrent en tout cas très mal dans le tissu urbain entraînent l'enlaidissement de plusieurs quartiers et la destruction de certains chefs d'œuvres, parmi lesquels la maison du peuple de Victor Horta.

---

Reginald, L'économie marocaine en Belgique dans MORELLI, Anne, *Histoire des étrangers... et de l'immigration en Belgique, de la préhistoire à nos jours*, Bruxelles, 2004, pp. 330 et 348-350 ; BAYAR, Ali, *Un aperçu économique de l'immigration turque* dans Op. cit., pp. 357 et 373.

Le Palais des Congrès ouvre ses portes dès 1958, mais il faudra attendre plus de onze ans pour que la Bibliothèque Royale soit achevée et que le Mont des Arts reçoive enfin son triste aspect actuel, bien moins charmant que le site antérieur... Pour ce faire, on n'hésite pas à abattre le prestigieux Hôtel de Nassau dont seule la chapelle subsiste. Le paysage est défiguré par le bâtiment du Téléx de la RTT, la tour Hilton et la tour Madou (néanmoins joliment restaurée il y a peu), sans parler de la Tour des Finances et de la Tour Martini dont l'implantation nécessite la destruction de la belle Gare du Nord en 1955. Un viaduc détruit le cadre de vie du boulevard Léopold II, la Grand-Place devient un simple parking. Un grand chancre défigure le centre ville pendant des années... à deux pas de la Gare centrale, la vue du haut de la jolie Place du Sablon donne sur une tour moderne, etc.

Les années 1960 sont également le témoin de la construction du ring de Bruxelles et de l'essor de la voiture individuelle. Des communes plus excentrées comme Auderghem sont profondément transformées et urbanisées. En 1965, pour désengorger la ville et revaloriser les transports publics, la STIB, fondée onze ans plus tôt, entreprend la construction d'un pré-métro sur l'axe qui relie la Place de Brouckère au rond-point Schumann. Bruxelles se dote d'un réseau de métro, inauguré par le roi Baudouin en 1976, qui se développe encore à l'heure actuelle et qui accueille des œuvres d'art. La ligne circulaire prévue dès 1969 sera finalement bouclée en 2009.

Suite à la crise de Louvain de 1968, la Faculté de médecine de l'UCL s'implante à Woluwe-Saint-Lambert. Deux ans plus tard s'achève la construction de la Basilique de Koekelberg – baptisée « *Koekelique de Baeselberg* » par les Bruxellois. C'est aujourd'hui la cinquième plus grande église du monde. La rue Neuve dotée du complexe commercial City II devient un lieu commercial de la capitale : c'est

là qu'eut lieu le tragique incendie de l'Innovation en 1967, l'un des événements les plus traumatisants de la vie bruxelloise de ces cinquante dernières années puisque trois cents personnes périrent dans les flammes.

A partir des années 1960, les querelles communautaires se font de plus en plus ressentir. Les communes d'Evere, Ganshoren et Berchem-Sainte-Agathe avaient été intégrées à l'agglomération en 1954. La frontière linguistique est fixée en 1963 et l'agglomération de Bruxelles est reconnue comme région bilingue. Les Flamands se sentent néanmoins menacés par les recensements linguistiques qui s'avèrent favorables aux francophones sur le long terme.

Des communes de la périphérie bruxelloise se francisent en effet rapidement et celles-ci pouvaient à l'époque changer de régime linguistique dès lors que le recensement décennal faisait apparaître un changement significatif dans la composition linguistique de la population. Ce mécanisme est aboli au début des années 1960 sous la pression flamande. Dans six communes fortement francisées de la périphérie, le bilinguisme externe, comprenant des facilités pour les francophones reste théoriquement de mise. C'est aussi l'époque où l'on décide de construire des dizaines d'écoles flamandes à Bruxelles et que l'enseignement dans cette langue connaît un regain d'intérêt tant chez les Flamands que chez les Francophones.

Les tensions linguistiques ne sont évidemment pas étrangères à la naissance, en 1964, d'un parti régionaliste francophone, le Front démocratique des francophones (FDF), qui connaît un succès indéniable puisqu'il deviendra dans les années 70 le premier parti bruxellois. Entretemps, la marche vers le fédéralisme a été lancée. En 1970, la Constitution reconnaît par l'article 107 quater l'existence de trois régions. Mais la Flandre tente de freiner la création d'une région bruxelloise. C'est la raison pour laquelle cette dernière



n'est dotée d'organes propres (Gouvernement, Conseil régional, administration) qu'après la réforme de 1988-1989, en prenant le nom de Région de Bruxelles-Capitale. Le système institutionnel qui se met en place est très complexe : deux commissions communautaires (flamande et francophone) reçoivent des compétences culturelles de leurs communautés respectives afin de tenir compte des spécificités bruxelloises. Une commission communautaire supplémentaire – ni francophone ni néerlandophone – est créée pour fédérer les projets bicommunautaires de cette région qui compte désormais un million d'habitants.

Bruxelles, dont d'aucuns souhaitent l'élargissement, reste de nos jours une pierre d'achoppement dans le dialogue intercommunautaire. On pense bien entendu à la problématique des vols de nuits mais surtout aux vellétés flamandes de supprimer l'arrondissement électoral et judiciaire de Bruxelles-Hal-Vilvorde ainsi qu'au respect des droits des francophones dans sa périphérie immédiate, en particulier à Crainhem, Wezembeek-Oppem et Linkebeek, communes dont les bourgmestres francophones, issus des élections de 2006, n'ont toujours pas été nommés trois ans plus tard par les autorités flamandes.

Bruxelles a également organisé l'Euro 2000 de football et a été capitale européenne de la culture la même année. Bruxelles s'impose de plus en plus comme la capitale de l'Europe, sans en porter le titre officiel. Les élargissements successifs de l'Union européenne ont porté celle-ci à 27 Etats-membres et demain sans doute davantage. Une majorité de parlementaires européens souhaite voir le siège officiel du parlement déplacé de Strasbourg à Bruxelles, mais les chefs d'Etats s'y opposent.

Pourtant, grâce à l'Europe, *Brussels* est désormais connue dans le monde entier, peut-être davantage que la Belgique à laquelle elle doit pourtant sa première notoriété. Qui douterait désormais que le destin de Bruxelles est clairement tourné vers l'Europe et le monde ?



## Bruxelles en quelques dates

979 : Construction supposée d'un castrum sur le site de Bruxelles.

Milieu du XI<sup>e</sup> siècle : le comte Lambert II marque les débuts du Coudenberg comme lieu de « pouvoir ».

1183-1184 : le domaine que dirigent les comtes de Louvain devient le duché de Brabant.

XII<sup>e</sup> siècle : Construction de la première enceinte de la ville.

Deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle : Construction de la seconde enceinte de la ville.

1430 : Le duc de Bourgogne Philippe le Bon acquiert le Brabant.

1515 : Charles Quint devient duc de Brabant.

1555 : Abdication de Charles Quint en l'Aula Magna du Palais du Coudenberg.

1567-1585 : Révolte contre Philippe II.

1598-1621 : Règne des archiducs Albert et Isabelle.

1695 : Bombardement de Bruxelles par les troupes de Louis XIV.

1713 : Les Pays-Bas méridionaux passent de la souveraineté des Habsbourg d'Espagne à celle des Habsbourg d'Autriche.

1789-1790 : Révolution brabançonne et naissance des Etats-Belgiques-Unis.

1794 : Fin de l'Ancien Régime et début de la période française.

1815 : Royaume des Pays-Bas.

1830 : Indépendance de la Belgique.

1865-1909 : Règne de Léopold II, le roi bâtisseur.

1914-1918 : Première occupation de Bruxelles par les Allemands.

1940-1944 : Deuxième occupation de Bruxelles par les Allemands.

1958 : Exposition universelle et installation du siège de la Commission économique européenne à Bruxelles.

1989 : Création de la Région de Bruxelles-Capitale.

2007 : Bruxelles est la capitale de fait de l'Europe des 27.



## Orientations bibliographiques

BRUNEEL, Claude, Koldewey, A. M., Van Uytven, Raymond et alii, *Geschiedenis van Brabant : van het hertogdom tot heden*, Leuven, 2004.

DUMONT, Georges-Henri, *Histoire de Bruxelles, Biographie d'une capitale, Des Origines à nos jours*, Bruxelles, 1999.

GOEDLEVEN, Edgard, *La Grand-Place de Bruxelles : Au cœur de cinq siècles d'histoire*, Bruxelles, 1993.

GOVAERT, Serge, *Bruxelles en capitales 1958-2000 : de l'expo à l'euro*, Bruxelles, 2000.

JACOBS, Roel, *Une Histoire de Bruxelles*, Bruxelles, 2004.

MARTENS, Mina, *Histoire de Bruxelles*, Toulouse, 1976.

MONTEYNE, André, *Les Bruxellois, un passé peu ordinaire*, Bruxelles, 1982.

RANIERI, Liane, *Léopold II urbaniste*, Bruxelles, 1973.

SMOLAR-MEYNART, Arlette, STENGERS, Jean, *La Région de Bruxelles : des villages d'autrefois à la ville d'aujourd'hui*, Bruxelles, 1989.

*Le Patrimoine monumental de la Belgique, (Bruxelles/Pentagone)*, Liège, 1989 et s.



# Table des matières

<b>1. Vers l'an 1000</b>	9
<i>L'îlot Saint-Géry</i>	
<b>2. Une ville médiévale</b>	13
<i>De la Tour Anneessens à la Porte de Hal</i>	
<b>3. La résidence de la cour de Bourgogne</b>	17
<i>Saints Michel et Gudule</i>	
<b>4. Charles Quint et les turbulences du règne de Philippe II</b>	21
<i>Le Palais du Coudenberg</i>	
<b>5. Le règne des Habsbourg d'Espagne</b>	27
<i>La Grand-Place</i>	
<b>6. Le règne des Habsbourg d'Autriche</b>	31
<i>La Place Royale</i>	
<b>7. La révolution brabançonne et la période française</b>	37
<i>Le Château de Laeken</i>	
<b>8. Le Royaume des Pays-Bas</b>	41
<i>La Monnaie</i>	
<b>9. La capitale de la Belgique indépendante</b>	43
<i>Les Galeries Saint-Hubert</i>	
<b>10. Les chantiers de Léopold II</b>	47
<i>Les Arcades du Cinquantenaire</i>	
<b>11. Une ville percée et occupée</b>	53
<i>La jonction Nord-Midi</i>	
<b>12. De la Belgique à l'Europe</b>	59
<i>L'Atomium</i>	
<b>Bruxelles en quelques dates</b>	66
<b>Orientations bibliographiques</b>	69



Photo couverture : Josine Nguyễn-Son


Achévé d'imprimer à Bruxelles en mai 2009

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans une autorisation écrite de l'auteur à l'exception de courts extraits qui ne pourront être repris qu'en tant que citations.

Dépôt Légal : Bruxelles 2009

Editeur responsable :

Alain Destexhe  
Palais de la Nation  
Bureau 2010  
1009 Bruxelles  
[www.destexhe.be](http://www.destexhe.be)  
[alain@destexhe.be](mailto:alain@destexhe.be)



Le saviez-vous ? Bruxelles a failli ne pas être la capitale de l'Europe. Le gouvernement belge avait proposé... Liège comme siège de la CECA.

Charles Quint abdiqua à Bruxelles dans le Palais du Coudenberg dont on peut encore visiter les fondations sous la Place Royale construite à l'époque autrichienne.

Bruxelles a été, avec La Haye, la capitale des Pays-Bas. Les Arcades du Cinquantième ont été inaugurées à l'occasion du... 75<sup>e</sup> anniversaire de la Belgique et les travaux de la jonction Nord-Midi ont commencé en 1910 pour s'achever en 1952.

De l'Aula Magna à Léopold II et à l'Atomium, *Le petit livre de l'Histoire de Bruxelles* présente de façon claire les grandes étapes du passé de notre capitale. Pour chaque période, il présente les monuments remarquables que les Bruxellois peuvent encore admirer aujourd'hui.



**ALAIN DESTEXHE,**  
Sénateur et Député bruxellois,  
est l'auteur de *50 dates-clés*  
de *l'Histoire de Belgique* (Luc Pire).